

Jean-Louis BENOÎT

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres, Maître de conférences, retraité.

(1990)

# “Foi, Providence et religion chez Tocqueville”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Jean-Louis Benoît

**"Foi, Providence et religion chez Tocqueville".**

Le texte de cette communication a été publié avec les actes du colloque international sur *L'Actualité de Tocqueville* qui s'est déroulé à St-Lô en septembre 1990, à l'initiative de l'association Lire à St-Lô, dont l'auteur était le président, en partenariat avec le Conseil général de la Manche. Mme Françoise Mélonio, Gwenaël Huet et l'auteur coorganisaient ce colloque et François Furet assurait la direction scientifique. Les actes de ce colloque ont été publiés en 1991 dans le n° 19 des **Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen** ; la présente communication y figure aux pages 119-134.

L'auteur, Jean-Louis BENOÎT, professeur agrégé, docteur ès Lettres, enseignant en Classe Préparatoire aux grandes Ecoles (e.r.) a consacré l'essentiel de ses recherches à l'œuvre d'Alexis de Tocqueville, il a publié livres et articles et organisé des colloques consacrés à l'auteur de La Démocratie en Amérique. Il nous a accordé le 9 novembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement ce texte.



Courriel : [BENOITJLM@aol.com](mailto:BENOITJLM@aol.com)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 13 novembre 2006 à Chicoutimi,  
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.





# Table des matières

## Introduction

1. La foi ou l'absence de foi de Tocqueville
2. La place et la nature de la Providence
3. Les rapports de la religion et la société

Jean-Louis Benoît

**"Foi, Providence et religion chez Tocqueville".**

Le texte de cette communication a été publié avec les actes du colloque international sur *L'Actualité de Tocqueville* qui s'est déroulé à St-Lô en septembre 1990, à l'initiative de l'association Lire à St-Lô, dont l'auteur était le président, en partenariat avec le Conseil général de la Manche. Mme Françoise Mélonio, Gwenaël Huet et l'auteur coorganisaient ce colloque et François Furet assurait la direction scientifique. Les actes de ce colloque ont été publiés en 1991 dans le n° 19 des **Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen** ; la présente communication y figure aux pages 119-134.

## **Introduction**

[Retour à la table des matières](#)

« *Le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse* » écrit Tocqueville dans l'introduction de *La Démocratie en Amérique*. Dans cet ouvrage, les références à la Providence et au Créateur sont nombreuses. L'étude du phénomène religieux, de sa nature et de son rôle sont l'objet d'analyses précises dans la première comme dans la seconde *Démocratie*. Cependant, quelle place exacte doit-on accorder à la religion, au fait religieux, dans l'oeuvre de Tocqueville ? On sait que les avis divergent à ce sujet. C'est pourquoi nous nous proposons d'organiser notre recherche en trois temps : la foi ou l'absence de foi de Tocqueville ; la place et la nature de la Providence ; les rapports de la religion et de la société.

## 1. La foi ou l'absence de foi de Tocqueville

[Retour à la table des matières](#)

Le vocabulaire de Tocqueville emprunte fréquemment des catégories religieuses. Ses jugements sur le christianisme portent toujours la marque du respect, même s'il lui reproche d'avoir accepté trop facilement l'esclavage, à certaines époques, et s'il critique assez sévèrement le pouvoir temporel du pape ; mais cette nuance vise, on le verra par la suite, à redonner au pouvoir spirituel toute sa valeur. « *Sa démarche expérimentale se fonde sur une anthropologie et un système de valeurs hérités du christianisme* », écrit Françoise Mélonio. Cependant, un certain nombre de passages de sa correspondance révèlent chez lui de profonds doutes. Tocqueville était-il véritablement chrétien ? Nous présenterons les principales pièces du dossier dont nous disposons aujourd'hui. Elles pourront permettre d'aborder certains passages de l'oeuvre avec un regard un peu différent.

En 1860, dans la préface des (*Oeuvres et correspondances* de Tocqueville, Gustave de Beaumont écrit : « *La fin de Tocqueville a été toute chrétienne, comme sa vie. C'est à tort qu'on a parlé de conversion ; il n'a pas eu à se convertir parce qu'il n'y avait jamais eu en lui la moindre trace d'irréligion.* » Cette phrase voulait mettre un terme à la polémique née à propos de la fin chrétienne, de la conversion ultime de Tocqueville. En fait, elle ouvre le débat plus qu'elle ne le clôt. Édouard de Tocqueville, frère d'Alexis, et Madame de Tocqueville ont affirmé que celui-ci était mort chrétiennement. Alexis avait, il est vrai, indiqué peu de temps avant sa mort son intention de réfléchir de plus près aux questions de la religion; cependant, l'attitude de Madame de Tocqueville tend à prouver, à l'inverse, que son mari n'a cessé de douter jusqu'à sa mort. Il existe, en effet, une première version du texte de Beaumont aux archives de Tocqueville, dans le dossier 52. Elle a été publiée par Jean-Jacques Chevallier ; cette version est très différente. jugeons-en : « *Peu de temps avant sa mort, sa femme l'amène doucement sur le sujet de la confession. -Ne me parle jamais de confession.*

*Non jamais ! jamais. Jamais on ne me fera mentir à moi-même, et faire des grimaces de foi quand la foi me manque. »*

Tocqueville précisa encore qu'il ne pouvait croire les dogmes de l'Église catholique, dogmes que contestait sa raison. Il est vrai qu'il finit par accepter de se confesser et de communier quelques jours plus tard. Est-ce à dire qu'il avait retrouvé la foi ou s'agit-il plutôt d'une démarche d'adieu envers sa femme ? Dans un entretien avec Senior, Beaumont affirme : « *Il est mort avec ses doutes, je le sais.* »

Il existe d'autre part une lettre capitale de Tocqueville à Madame de Swetchine qui est le témoignage le plus précis jamais donné par celui-ci sur l'évolution et la disparition de sa foi. Madame de Tocqueville a ordonné « sous l'influence d'une dévotion mal éclairée », ainsi que l'écrit André Jardin, la destruction de cette lettre. Heureusement, Madame de Beaumont, qui recopiait les oeuvres de Tocqueville pour son mari, avait fait une copie de cette lettre. Cette copie de la lettre du 26 février 1857 fut publiée par Antoine Rédier ; nous la trouvons aujourd'hui dans le deuxième volume du tome XV des *Œuvres complètes*<sup>1</sup>.

Tocqueville y affirme avoir perdu la foi à seize ans : « *Ma vie s'était écoulée jusque-là dans un intérieur plein de foi qui n'avait pas même laissé pénétrer le doute dans mon âme. Alors, le doute y entra, ou plutôt s'y précipita avec une violence inouïe, non pas seulement le doute de ceci ou de cela, mais le doute universel. J'éprouvais tout à coup la sensation dont parlent ceux qui ont assisté à un tremblement de terre* »

Que restait-il de la foi de Tocqueville après « ce tremblement de terre » provoqué par la lecture des philosophes ? Il l'écrit avec précision : « *Je crois fermement à une autre vie, puisque Dieu, qui est souverainement juste, nous en a donné l'idée; dans cette autre vie, à la rémunération du bien et du mal, puisque Dieu nous a permis de les distinguer et nous a donné la liberté de choisir ; mais, au-delà de ces notions claires, tout ce qui dépasse les bornes de ce monde me paraît enveloppé de ténèbres qui m'épouvantent* »

---

<sup>1</sup> *Oeuvres complètes*, t. XV, p. 313-316.

Tocqueville se présente donc comme un pascalien plein de doutes ; chez lui, la démarche pascalienne n'aboutit pas. Les gestes de la foi ne finissent pas par lui donner vraiment la foi ; la résistance se renforce au contraire vis-à-vis des dogmes qui heurtent la raison. L'attitude de Tocqueville oscille entre deux pôles : tantôt la croyance en l'existence de Dieu, en l'immortalité de l'âme et au jugement des actes correspond pour lui aux postulats de la raison pratique; tantôt il semble plus proche d'une forme de déisme : « *Je sais, sans que le créateur élève la voix, que les astres suivent dans l'espace les courbes que son doigt a tracées.* »

En remontant chronologiquement dans l'expression de la foi de Tocqueville, nous trouvons toujours la même attitude sans rupture autre que la rupture initiale de ses seize ans. Ses textes sont riches de l'anthropologie chrétienne; on pourrait donc le supposer croyant ; mais, s'il évoque sa croyance, il le fait très rarement; avec des proches, il est conduit à confesser qu'il ne croit pas. « *Je ne suis pas croyant (ce que je suis loin de dire pour me vanter) mais, tout incroyant que je sois, je n' ai jamais pu me défendre d'une émotion profonde en lisant l'Évangile* », écrit-il le 24 février 1857 à Gobineau. S'il ne croit pas, il continue de rechercher dans le message du christianisme les valeurs spirituelles de la morale et de la liberté. Il ne comprend pas que des chrétiens et des prêtres continuent d'accepter l'esclavage. Il n'admet pas la théorie de Gobineau qui « *conduit directement au matérialisme* »; « *nous appartenons à deux écoles diamétralement opposées* » lui lance-t-il.

Plusieurs fois, la question religieuse apparaît dans la correspondance avec Gobineau. En effet, l'attitude de l'auteur de *l'Essai sur les races* est fluctuante ; d'abord sceptique, il se dit ensuite converti au christianisme, ce dont Tocqueville doute fortement, ne voyant là qu'un ralliement au catholicisme officiel qu'il est bon d'afficher pour faire carrière sous Napoléon III. Tocqueville juge, quant à lui, que la doctrine de Gobineau est incompatible avec le message d'égalité et de libération du Christ. Gobineau est affecté par la réponse de Tocqueville, refus poli mais très critique et ironique de ce pseudo-christianisme : « *Vous m'avez répondu par six pages d'ironie à mes raisonnements.*



*J'en conclus que vous ne voulez pas discuter. Ne discutons donc pas et parlons d'autre chose<sup>2</sup>. »*

L'attitude de Tocqueville vis-à-vis du christianisme est toujours faite de respect. Le 2 octobre 1843, dans une lettre à Gobineau, alors incroyant déclaré, à qui il avait demandé de rédiger, pour le compte de l'Académie des sciences morales et politiques, un travail sur *L'état des doctrines morales au XIXe siècle et sur leur application à la politique et à l'administration*, et qui prétend que le christianisme n'a rien apporté de nouveau par rapport à la doctrine de Socrate par exemple, Tocqueville répond: « *Je vous avoue que je professe une opinion absolument contraire à la vôtre sur le christianisme. Il est à mon avis beaucoup plus différent de ce qui l'a précédé que vous ne le pensez et nous sommes bien moins différents de lui que vous ne le dites.* »

Tocqueville eut toute sa vie le regret de cette foi chrétienne perdue dans sa jeunesse ; il en fit l'aveu précis à Madame de Swetchine et aussi à Gobineau : «Hélas! elle [la foi] n'est pas ouverte à tous les esprits et beaucoup qui la cherchent n'ont pas eu jusqu'ici le bonheur de la rencontrer » ; il le dit aussi, indirectement, au lecteur de *La Démocratie en Amérique* : « J'aperçois parmi nous des hommes qui ont cessé de croire sans s'attacher à aucune religion. »

Tocqueville distingue nettement trois ordres : celui de la nature humaine : l'homme est un être naturellement religieux; celui de la foi, qui implique l'adhésion à des dogmes ; celui des rapports qui unissent la religion à la société. Son vocabulaire est marqué par une attitude et un respect religieux devant l'ordre du monde ; il n'a plus la foi, au moins dans l'acception qui était celle du catholicisme de la première moitié du XIXe siècle. Il ne peut accepter les dogmes de la religion catholique, mais il continue d'admirer et de respecter le christianisme ; il reste spiritualiste, sa croyance se rapprochant tantôt du déisme, tantôt des postulats de la raison pratique. Il est donc intéressant, à ce stade de notre recherche, d'étudier la place, la nature et le rôle de la Providence, Providence évoquée si fréquemment dans *La Démocratie en Amérique*, particulièrement dans la première *Démocratie*.

---

<sup>2</sup> Lettre de Gobineau à Tocqueville, 20 mai 1857.

## 2. La place et la nature de la Providence

[Retour à la table des matières](#)

L'introduction de *La Démocratie en Amérique* se présente comme une vision synthétique englobant sept siècles de l'histoire de la France éclairés par une idée maîtresse qui donne la force explicative à tout l'ouvrage: la montée inéluctable de la démocratie, travail progressif de gestation qui est la marque de l'oeuvre de Dieu. L'histoire révèle donc à chaque instant les faits providentiels, les traces de la divine Providence : « *Partout on a vu les divers incidents de la vie des peuples tourner au profit de la démocratie; tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts : ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès et ceux qui ne songeaient point à la servir ; ceux qui ont combattu pour elle et ceux mêmes qui se sont déclarés ses ennemis ; tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu. Le développement graduel de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel, il en a les principaux caractères : il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine ; tous les événements, comme tous les hommes, servent à son développement.* »

La lecture de ces lignes semble conduire tout naturellement à faire de Tocqueville un penseur providentialiste. La Providence appartient aux catégories traditionnelles du christianisme. Si Tocqueville connaît des doutes, si, surtout, il ne peut plier sa raison à la soumission aux dogmes de la religion catholique, il continue de croire en Dieu. La référence à la Providence est encore renforcée par la lecture de Bossuet qu'il effectue en même temps qu'il rédige ces pages célèbres et par l'époque pendant laquelle il écrit : on recourt abondamment à l'explication providentialiste dans cette première partie de XIXe siècle. Cependant, l'admiration qu'il porte à Bossuet peut ne pas impliquer une adhésion totale à sa vision de l'Histoire, de même que l'admiration qu'il porte à Pascal ne peut lui permettre d'accéder à la foi, même en recourant aux gestes de la foi.

En lisant attentivement les différents passages où Tocqueville présente en détail la Providence à l'oeuvre dans le monde, en gardant à l'esprit ce que nous savons de sa foi, il est possible de percevoir chez lui une volonté de forcer le trait : « *Le livre qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur [...] Il n'est pas nécessaire que Dieu parle lui-même pour que nous découvriions des signes certains de sa volonté. Je sais, sans que le créateur élève la voix, que les astres suivent dans l'espace les courbes que son doigt a tracées*<sup>3</sup>. »

L'introduction de l'oeuvre est extrêmement travaillée ; elle en présente la perspective de lecture. Elle offre une synthèse historique très vaste dans laquelle la Providence joue le rôle essentiel. Tocqueville entend gagner l'adhésion du lecteur, il veut absolument prouver à ses contemporains que la montée de la démocratie est inéluctable, que la démocratie est déjà là. La Providence accompagne tout le cheminement du livre ; elle se donne comme la clé qui permet de déchiffrer le sens de l'histoire, de percevoir les desseins de Dieu dans l'Histoire. L'explication providentialiste ouvre l'ouvrage : « *Le développement graduel de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel*<sup>4</sup>. » Elle est constante dans le développement ; elle explique, par exemple, le rôle qui avait été assigné aux Indiens d'Amérique : « *La Providence, en les plaçant au milieu des richesses du nouveau monde, semblait ne leur en avoir donné qu'un court usufruit ; ils n'étaient là, en quelque sorte, qu'en attendant.* » Le texte s'achève par le passage le plus célèbre de Tocqueville, dans lequel il annonce que les « Anglo-Américains » et les Russes seront les deux grands peuples qui contrôleront chacun la moitié du monde : « *Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.* » La Providence doit-elle donc être considérée comme l'alpha et l'oméga de la première *Démocratie* ?

Tocqueville nous invite cependant à une lecture prudente et critique ; il veut convaincre ses contemporains, imposer l'intuition pro-

---

<sup>3</sup> De la Démocratie en Amérique, Introduction.

<sup>4</sup> Ibid., p.4.

fonde qui a été la sienne. Il a découvert, en faisant l'expérience de la démocratie américaine, que la démocratie était déjà présente en Europe, même si ses contemporains n'en étaient pas conscients, qu'il fallait se préparer à aménager le monde politique pour que la démocratie soit la meilleure ou la moins mauvaise possible. La démocratie n'est certes pas le régime politique préféré de Tocqueville ni par ses origines, ni par son goût, ni par son tempérament ; il préférerait de beaucoup une monarchie constitutionnelle. L'éloignement lui a ouvert les yeux. Le voyage en Amérique a constitué pour lui la sortie de la caverne ; mais, dans le mythe platonicien, celui qui redescend auprès de ses concitoyens ne peut se faire entendre d'eux, ils refusent de l'écouter. Tocqueville, lui, veut absolument être entendu. En 1835, il veut prouver que

« *l'avènement prochain, irrésistible, universel de la démocratie* » est inéluctable. En 1848, il précise : « *Il nous reste à apprendre si nous aurons une République agitée ou une République tranquille*<sup>5</sup>. » Pour arriver à persuader, l'auteur est contraint « *de pousser chacune de ses idées dans toutes leurs conséquences théoriques, et souvent jusqu'aux limites du faux et de l'impraticable*<sup>6</sup> ».

Le recours fondamental à la Providence évoque « les fausses fenêtres pour la symétrie » dont parle Pascal. La suite de l'oeuvre de Tocqueville réduit considérablement la nature et la portée de la Providence. L'analyse précise des diverses causes historiques, économiques, sociologiques remplace le recours à la Providence ; celle-ci, au lieu d'être la source des explications, n'est plus qu'une perspective ultime qui entre dans la catégorie du mystère, des desseins cachés.

Si, en 1835, Tocqueville a choisi d'organiser toute sa démonstration en s'appuyant sur une Providence toute puissante, en forçant le trait, c'est parce qu'il veut répondre aux autres textes, nombreux, qui prêtent à la Providence d'autres voies qu'il sait fausses. Plus tard, Tocqueville, qui a lu Joseph de Maistre, le cite <sup>7</sup> : « *Plusieurs la considèrent (la Ré-*

---

<sup>5</sup> Avertissement de la 12<sup>ème</sup> édition, 1848.

<sup>6</sup> *Ibid.*, Introduction, p. 13.

<sup>7</sup> - L'Ancien Régime et la Révolution, livre I, ch. I.

*volution) comme l'action du démon sur la terre. » « La révolution française a un caractère satanique », dit M. de Maistre, dès 1797. Dans la première *Démocratie*, Tocqueville est conduit à s'opposer à une idéologie de la réaction, fondée sur la Providence, qui tentait de dépasser le traumatisme de la Révolution pour l'intégrer dans une synthèse plus vaste qui aurait dû lui donner un sens nouveau. Les événements de la Révolution, selon Joseph de Maistre, n'ont pas été conduits par les hommes, les hommes ont été conduits par les événements qui réalisaient les desseins de Dieu. Il croit découvrir « les voies de la Providence dans la Révolution française ». « *La Providence châtie* » l'Europe, et surtout la France, pour son impiété. En 1797, dans les *Considérations sur la France*, il estime qu'après la Révolution et au-delà d'elle, l'Histoire pourra retrouver son cours initial, corrigé, purifié. Derrière le désordre apparent de la Révolution, il est assuré de percevoir l'ordre réel voulu par Dieu. « *C'est ici que nous pouvons admirer l'ordre dans le désordre* <sup>8</sup>. » Et il poursuit : « *Tous les monstres que la Révolution a engendrés n'ont travaillé, suivant les apparences, que pour la royauté. Par eux, l'éclat des victoires a forcé l'admiration de l'univers et environné le nom français d'une gloire dont les crimes de la Révolution n'ont pu le dépouiller entièrement ; par eux, le Roi remontera sur le trône avec tout son éclat et toute sa puissance, peut-être même avec un surcroît de puissance*<sup>9</sup>... Il est doux, continue-t-il, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la Divinité. » Tout ce qui se produit ne fait que révéler « les voies de la Providence dans la Révolution française ».*

Issu, lui aussi, d'une famille légitimiste, Tocqueville accepte si difficilement de servir Louis-Philippe qu'il demande à quitter la France pour effectuer son voyage aux États-Unis afin d'y étudier le système pénitentiaire américain. La démocratie qu'il a découverte aux États-Unis dispose de conditions exemplaires ; un peuple religieux, démocrate, républicain, s'est installé dans un pays neuf et dispose de conditions remarquables. Le modèle américain n'est pas transposable, tel quel, à l'Europe: les conditions politiques, religieuses et culturelles étant différentes, elles engendrent des réalisations différentes. Mais il

---

<sup>8</sup> - *Ibid.*, p.27.

<sup>9</sup> - *Ibid.*, p. 32-33.

est certain que la démocratie arrive, qu'elle est déjà là. C'est aux États-Unis que Tocqueville acquiert la certitude que la montée de la démocratie entamée en 1789 se poursuivra jusqu'à son terme. Il considère donc que l'aveuglement des idéologues ne peut que conduire au désastre. Pour avoir prise sur les événements, il faut les connaître et, pour cela, en faire une analyse précise fondée sur la réalité et non pas sur la nostalgie. Refuser la démocratie ne peut que conduire à s'y soumettre, sans pouvoir agir sur elle ; c'est donc s'exclure du jeu politique à venir. La négation du principe de réalité est ce qui apporte les plus fortes contraintes. L'histoire en développement apporte ses propres lois. L'homme n'a de connaissance que des causes secondes. La valeur essentielle, pour Tocqueville, est la liberté ; il ne peut admettre que les causes secondes ruinent la liberté de l'homme ou des peuples dans la réalisation de l'Histoire. En dépit des déterminismes, les hommes et les peuples disposent d'une frange de liberté : *« Je n'ignore pas que plusieurs de mes contemporains ont pensé que les peuples, ici-bas, ne sont jamais maîtres d'eux-mêmes et qu'ils obéissent nécessairement à je ne sais quelle force insurmontable et inintelligible qui naît des événements antérieurs, de la race, du sol et du climat. Ce sont là de fausses doctrines qui ne sauraient jamais produire que des hommes faibles et des nations pusillanimes. La Providence n'a créé le genre humain, ni entièrement indépendant, ni tout à fait esclave. Elle trace, il est vrai, autour de chaque homme, un cercle fatal dont il ne peut sortir, mais entre ces vastes limites, l'homme est puissant et libre, ainsi des peuples. »*

En plaçant d'emblée l'introduction de *La Démocratie en Amérique* sous le signe de la Providence, Tocqueville inverse, systématiquement, les précédentes lectures providentialistes. Joseph de Maistre s'appuyait sur l'autorité de l'Histoire: quatorze cents ans de monarchie. Il considérait que la Providence engendrerait la contre-révolution. Tocqueville entreprend de démontrer exactement l'inverse; ceci explique la symétrie des deux démonstrations. Il prend appui, lui aussi, sur la force de l'Histoire; il étudie l'évolution de la France du onzième au dix-huitième siècle. Pendant ces sept cents ans, l'histoire s'est déroulée de façon continue : les conditions se sont peu à peu égalisées; tout a concouru à ce nivellement : *« Les rois se sont montrés les plus actifs et les plus constants niveleurs... Lorsqu'on parcourt les pages de notre*

*histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui, depuis sept cents ans, n'aient tourné au profit de l'humanité. »*

L'enchaînement des événements se fait au profit du développement de l'égalité : la montée des communes, l'apparition des armes à feu, la naissance de la religion protestante. Cette égalisation n'est donc pas une marque démoniaque, mais, au contraire, la réalisation de la volonté divine :

*« Tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu. »* Ils ont tous été les instruments de la Providence.

Un tel mouvement est si fort qu'il ne peut être combattu, la vague du développement historique submerge les volontés individuelles et les utilise à son profit, les fait concourir à ses fins. Ce mouvement ne doit pas être combattu, il est l'expression de la volonté divine : s'opposer à lui serait faire une action sacrilège, entreprendre de s'opposer à Dieu lui-même.

Tocqueville reprend donc, une à une, les catégories du providentialisme et procède à leur retournement. La démarche tocquevillienne opère une véritable subversion de l'analyse providentialiste. Dans la deuxième *Démocratie*, dans *L'Ancien Régime et la Révolution* et dans les *Souvenirs*, l'explication providentialiste disparaît en grande partie. Ce qui subsiste est analysé dans une perspective inversée. Tocqueville met en place une analyse des origines et des causes des phénomènes historiques. Le recours à la Providence n'est pas initial ; il s'agit d'abord de faire apparaître l'enchevêtrement des causes. Ensuite seulement, et enfin, on pourra évoquer la Providence comme élément ultime permettant d'éviter l'explication matérialiste par le hasard et de lui substituer une marque de la volonté divine. L'étude historique de la Révolution permet de souligner les permanences et les ruptures; l'ensemble des faits obéissent à des causes explicables qu'il est possible de mettre en évidence. Il existe obligatoirement un résidu inexplicable; sinon on sortirait nécessairement de l'histoire. C'est ce résidu, cet « accident » de la rencontre des causes qui, au terme de la démarche, sera défini comme appartenant à la Providence. La mauvaise récolte de 1788, qui joua un rôle de facteur déclenchant pour la Révolution de

1789, peut, en ce sens, être considérée comme relevant de la Providence <sup>10</sup>.

La mutation intervenue dans l'explication tocquevillienne et dans la place accordée à la Providence ne doit cependant pas être considérée comme une évolution dans sa pensée. Ici encore, comme en ce qui concerne la foi, Tocqueville n'a guère varié, il a développé ses intuitions et ses analyses. L'utilisation de la Providence comme principe explicatif premier appartient à une forme d'argumentation qui utilise les schémas auxquels il s'oppose pour mieux les subvertir. Tocqueville, évoquant le rôle des Physiocrates à la veille de la Révolution écrit : « *La rencontre d'un tel gouvernement parmi nous leur semble une circonstance singulièrement heureuse : ils l'auraient appelée providentielle, s'il avait été de mode, alors comme aujourd'hui, de faire intervenir la Providence à tout propos.* <sup>11</sup> »

C'est donc bien pour répondre à cette mode que la première *Démocratie* a utilisé le vocabulaire de la Providence et lui a accordé une telle importance : l'important était de convaincre.

### 3. Les rapports de la religion et la société

[Retour à la table des matières](#)

Tocqueville n'était pas un croyant assuré, le doute l'envahissait; il a cependant été un observateur très attentif du fait religieux. La religion établit un lien entre l'individu et le sacré et un autre entre l'individu et la société. La religion tient un rôle essentiel dans l'histoire et l'équilibre des sociétés. Ce rôle, Tocqueville a tenu à l'analyser avec précision afin de montrer quel il est aux États-Unis et comment il est possible de l'envisager dans les sociétés démocratiques en général.

---

<sup>10</sup> L'Ancien Régime et la Révolution, t. III, p. 127.

<sup>11</sup> Ibid., III, chap. 3.



L'homme est un être religieux, le questionnement métaphysique fait partie de son essence. La découverte de l'altérité, la croyance, le besoin de croire sont un phénomène premier et naturel. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu cependant une montée de l'incroyance. Les philosophes «*expliquaient d'une façon toute simple l'affaiblissement graduel des croyances ; le zèle religieux, disaient-ils, doit s'éteindre à mesure que la liberté et les lumières augmentent. Il est fâcheux que les faits ne s'accordent point avec cette théorie* <sup>12</sup>. » L'altérité et le manque créent chez l'homme un désir, une orientation vers la transcendance. Tocqueville emprunte la base de sa réflexion à Pascal : la vie de l'homme est limitée dans le temps, il découvre et craint le néant. La religion a pour but et pour fonction de réduire cette crainte et de combler, par son explication, la béance du néant. Tocqueville considère dans la première *Démocratie* l'incroyance comme une forme aberrante : « *L'incrédulité est un accident ; la foi seule est l'état permanent de l'humanité* <sup>13</sup>. » Les hommes et les sociétés humaines ont besoin de croyances qui leur assurent un équilibre.

Tocqueville est assuré de la faiblesse de l'homme et des sociétés sans Dieu et sans religion. La dimension religieuse de l'homme, la recherche de la transcendance, apparaissent comme l'élément moteur qui pousse les hommes et les sociétés à accomplir de grandes actions. Pour Tocqueville, le matérialisme est l'un des risques majeurs des sociétés à venir. Cette doctrine, en amputant l'homme de sa dimension métaphysique, le réduit à sa misère naturelle : « *Il y a bien des choses qui me blessent dans les matérialistes. Leurs doctrines me paraissent pernicieuses, et leur orgueil me révolte... Quand ils croient avoir suffisamment établi qu'ils ne sont que des brutes, ils se montrent aussi fiers que s'ils avaient démontré qu'ils étaient des dieux.* »

« *La croyance à un principe immatériel et immortel, uni pour un temps à la matière, est si nécessaire à la grandeur de l'homme qu'elle produit encore de beaux effets* », ajoute-t-il. L'homme et les sociétés ont besoin de cette dimension métaphysique ; la croyance, même diffuse et imprécise, élève l'individu. Elle est supérieure à son contenu;

---

<sup>12</sup> La Démocratie en Amérique, I, p. 308.

<sup>13</sup> Ibid., p.310.

même fausse, elle est utile, car elle donne l'idée d'un monde immatériel et élève l'homme au lieu de le réduire. Si, en droit, la croyance en la métempsychose ne vaut guère mieux que le matérialisme, elle lui est très supérieure en fait. De même, le législateur et le politique doivent se garder de toucher aux croyances d'un peuple; le mieux est, ici, l'ennemi du bien ; vouloir transformer les croyances d'un peuple, les remplacer par des croyances épurées, c'est prendre le risque de conduire ce peuple à l'incroyance.

Les dimensions du problème de la religion chez Tocqueville commencent donc à apparaître : d'une part, il est essentiel de ne pas mêler le religieux et le politique, mais des liens étroits unissent l'un à l'autre; d'autre part, la religion garantit la liberté de l'individu mais limite fortement cette liberté.

Tocqueville rappelle avec insistance que la religion doit, pour être forte, rester indépendante du pouvoir politique. Elle est puissante aux États-Unis parce que les prêtres et les pasteurs n'occupent aucune fonction politique : « *Je reconnus avec surprise qu'ils ne remplissent aucun emploi public. Je n'en vis pas un seul dans l'administration, et je découvris qu'ils n'étaient pas même représentés au sein des assemblées. La loi, dans plusieurs États, leur avait fermé la carrière politique ; l'opinion dans toutes les autres* <sup>14</sup>. »

La dimension religieuse concerne l'individu et la société ; elle engage l'avenir de l'un et de l'autre. L'homme a besoin, pour agir, de maximes qui lui servent de guides. Les religions ont ici pour fonction d'apporter une réponse dogmatique à l'individu, elles lui permettent de vivre et d'agir : « *Des idées arrêtées sur Dieu et la nature humaine sont indispensables à la pratique journalière de leur vie, et cette pratique les empêche de les acquérir... Le premier objet, et l'un des principaux avantages des religions, est de fournir sur chacune de ces questions primordiales une solution nette, précise, intelligible pour la foule et très durable* <sup>15</sup>. »

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 28.

L'histoire de la Révolution française permet de conforter ce jugement. Ce sont les conditions historiques et politiques qui ont développé des passions antireligieuses. La démocratie n'est pas par essence hostile à la religion, l'exemple américain le montre de manière évidente. C'est dans l'état de la société de 1789 qu'il faut rechercher les causes de l'hostilité qui s'est développée vis-à-vis de la religion. Le clergé catholique avait de très grandes qualités mais l'Église, qui s'appuyait sur la tradition, s'opposait par là même au changement, défendait le respect du passé, reconnaissait une autorité supérieure à la raison individuelle. L'Église s'incarnait si bien dans l'État que, pour détruire le pouvoir politique, il fallait nécessairement attaquer la religion elle-même : « *Il semblait que, pour arriver à attaquer les institutions de l'État, il fût nécessaire de détruire celles de l'Église, qui leur servaient de fondement et de modèle. L'Église d'ailleurs était alors le premier des pouvoirs politiques.* » Plus une société s'avance vers la démocratie, plus elle doit veiller à séparer les deux domaines : « *A mesure que les hommes deviennent plus semblables et plus égaux, il importe davantage que les religions, tout en se mettant soigneusement à l'écart du mouvement journalier des affaires, ne heurtent point sans nécessité les idées généralement admises* <sup>16</sup>. »

Il importe donc, à toute époque, mais c'est encore plus vrai quand on entre dans une ère démocratique, de séparer le pouvoir politique et la religion, sinon celle-ci sera attaquée en même temps que celui-là. Pour la religion, prendre appui sur le pouvoir politique, ou lui prêter appui, c'est selon l'expression de Tocqueville, « *sacrifier l'avenir au présent* ».

Tocqueville a découvert « qu'en diminuant la force apparente d'une religion », on arrive « à augmenter sa puissance réelle ».

En effet, à côté du lien conjoncturel entre la religion et le politique, lien qu'il faut réduire à son minimum, il existe un lien plus profond qui lui est essentiel et qu'il faut sauvegarder. Le religieux reçoit sa forme et son expression du système politique dans lequel il surgit. Les exemples étudiés par Tocqueville sont nombreux : à l'existence de l'empire romain correspond un christianisme unitaire ; l'empire dislo-

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, II, p. 33.

qué permet l'apparition et la sanctification des pouvoirs intermédiaires; le développement des démocraties engendre, quant à lui, une modification de la croyance, de sa nature et de son statut. A chaque système politique correspond une forme religieuse ; la même religion subit des modifications importantes si le monde politique où elle se développe change lui aussi: *«Ce que j'ai dit précédemment, que l'égalité porte les hommes à des idées très générales et très vastes, doit principalement s'entendre en matière de religion. Des hommes semblables et égaux conçoivent aisément la notion d'un Dieu unique, imposant à chacun d'eux les mêmes règles et leur accordant le bonheur futur au même prix. L'idée de l'unité du genre humain les ramène sans cesse à l'idée de l'unité du Créateur tandis qu'au contraire des hommes très séparés les uns des autres et fort dissemblables en arrivent volontiers à faire autant de divinités qu'il y a de peuples, de castes, de classes et de familles et à tracer mille chemins particuliers pour aller au ciel* <sup>17</sup>. »

La relation du politique au religieux est dialectique : le peuplement des États-Unis par les puritains permet de comprendre ce fonctionnement : *« Le puritanisme n'était pas seulement une doctrine religieuse ; il se confondait encore en plusieurs points avec les théories démocratiques et républicaines les plus absolues* <sup>18</sup>. »

Le puritanisme, forme religieuse démocratique, engendre, à partir du moment où il dispose des conditions favorables, une forme de pouvoir politique; celle-ci, à son tour, permet une nouvelle expression du pouvoir religieux.

Ainsi peut-on dépasser l'apparente contradiction et comprendre la formule de Tocqueville : *« La religion qui, chez les Américains, ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques* <sup>19</sup>. »

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, II, p.30.

<sup>18</sup> *Ibid.*, II, p. 31.

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, p. 306.

Les Églises doivent donc se tenir à l'écart du domaine temporel pour acquérir plus de force dans le domaine spirituel ; la force ainsi acquise est intégrée par des citoyens religieux et s'impose, par leur intermédiaire, au politique.

Dans le développement de la démocratie américaine, Tocqueville a vu s'associer deux formes qui s'opposaient encore en Europe : « *L'esprit de religion et l'esprit de liberté.* » La religion est, juge-t-il, essentielle à la défense de la liberté. L'homme a besoin d'une croyance qui éclaire sa vie et lui donne un sens; sinon, l'individu et la société sont prêts pour une nouvelle forme de servitude : « *Ils se donnent un maître... Pour moi, je doute que l'homme puisse jamais supporter à la fois une complète indépendance religieuse et une entière liberté politique; et je suis porté à penser que, s'il n'a pas la foi, il faut qu'il serve, et, s'il est libre, qu'il croie*<sup>20</sup>. »

La disparition de la croyance engendre pour l'individu une perte d'assurance. Les notions assurées des dogmes précédents font place à des doutes que l'homme ne peut surmonter. Le doute n'est pas un état naturel à l'homme; au lieu de le grandir et de le libérer, il l'amoin-drit: « *Un tel état ne peut manquer d'énerver les âmes, il détend les ressorts de la volonté et il prépare les citoyens à la servitude.* »

Le statut de la religion est cependant ambivalent dans une démocratie : elle assure une liberté, mais elle limite considérablement cette liberté. Pour le corps social, la vérité de la religion compte bien moins que son utilité ; un véritable consensus s'établit autour de cette utilité. Les citoyens sont tous attachés, croyants et incroyants, à la religion : « *En cessant de croire la religion vraie, l'incrédule continue à la juger utile*<sup>21</sup>. »

Cette conception instaure un nouveau mode d'hypocrisie en matière de régulation sociale par l'intermédiaire de la religion. A l'hypocrisie du puissant, incroyant, qui jugeait utile le contrôle du peuple par la religion, succède celle du citoyen libre ; citoyen, membre du souve-

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, II, p.29.

<sup>21</sup> *Ibid.*, I, p.313.

rain, il juge la religion utile; homme libre, il peut être incroyant. Il ne professera cependant pas cette incroyance pour ne pas nuire au corps social dont il serait rejeté immédiatement.

La force du consensus religieux est telle qu'elle inverse l'ordre des valeurs; l'opinion commune n'a plus à se soumettre à un dogme qui lui serait extérieur, elle acquiert valeur de dogme : « *Le christianisme règne donc sans obstacles.* » « *Aux États-Unis, la religion ne règle pas seulement les moeurs, elle étend son empire jusque sur l'intelligence* <sup>22</sup>. »

La religion établit ainsi un contrôle social sur les individus et les familles et sur l'État : « *En même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser* <sup>23</sup>. » « *L'Inquisition n'a jamais pu empêcher que ne circulent en Espagne des livres contraires à la religion du plus grand nombre. L'empire de la majorité fait mieux aux États-Unis : elle a ôté jusqu'à l'idée d'en publier.* » Elle maintient « *l'ordre moral* » instauré par les pères fondateurs de l'État. Le pouvoir politique et la religion sont aux États-Unis dans une indépendance apparente, mais dans une interdépendance réelle, étroite et dialectique.

Jean-Louis BENOÎT

*Lire à Saint-Lô*

\* Le texte de cette communication a été publié avec les actes du colloque international sur *L'Actualité de Tocqueville* qui s'est déroulé à St-Lô en septembre 1990, à l'initiative de l'association Lire à St-Lô, dont j'étais le président, en partenariat avec le Conseil général de la Manche. Il nous revint, à Françoise Mélonio, Gwenaël Huet et moi-même de coorganiser ce colloque dont François Furet assura la direction scientifique. Les actes de ce colloque ont été publiés en 1991 dans le n° 19 des *Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen* ; la présente communication y figure aux pages 119-134.

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, I, p. 305.

<sup>23</sup> *Ibid.*, I, p. 306.

